

LA RÉSIGNATION  
DU  
F I D È L E,  
OU  
SERMON \*

Sur le Pseaume XXXIX. v. 10.

*Je me suis tû , & n'ai point ouvert la  
bouche , parce que c'est toi qui l'as fait.*

*Ecclesiast.  
XL. 1-3.*



**C**ERTAINEMENT un grand travail a été destiné à l'homme, dit le Fils de Sirach dans le Chap. XL. du Livre de l'ECCLÉSIASTIQUE, un joug pesant a été imposé aux Enfants d'Adam, depuis le jour qu'ils sortent du sein de leur mere, jusqu'au jour qu'ils retournent à la mere commune de nous tous : ce qui est commun à tous, depuis celui qui est assis sur le trône de gloire, jusqu'à celui qui rampe sur

\* Prononcé à Rotterdam le Dimanche-matin 14. de Juin 1716.

*sur la terre & sur la poudre.* C'est-là, mes Freres, une plainte générale, qu'on avoit faite avant le Fils de *Sirach*, & que l'on a toujours faite depuis dans tous les tems & dans tous les lieux. Ce monde est une Vallée de larmes, un Séjour d'inconstance, où l'on se voit exposé à de perpetuels changemens; fixe en cela seul, que les differens états, par lesquels nous passons successivement, sont d'ordinaire toujours remplis d'épines, & accompagnés d'inquiétudes & de chagrins. La joie & l'affliction, les bons & les mauvais succès, la Paix & la Guerre, l'élevation & l'abaissement, la maladie & la santé, les profits & les pertes, les richesses & la pauvreté, la stérilité & l'abondance, paroissent tour à tour sur ce grand Théâtre; mais il est aisé de s'appercevoir, que les unes y paroissent bien plus fréquemment que les autres. Pour un jour serein, passé dans la joie, combien de jours ténébreux & obscurs, que nous passons dans la douleur & dans l'amertume? Et ce jour même de joie, combien de nuages épais qui en troublent la sérénité, & qui en alterent la lumiere? *Le chant de* Pseume XXX. 6. *trionphe loge le soir chez nous, & puis le pleur survient au matin;* en sorte que l'on diroit, que la joie qui a précédé ne fût destinée qu'à nous rendre plus sensibles à la douleur qui lui succede.

Ce n'est pas seulement un certain âge,  
ou

ou un certain tems, qui soit sujet à cette triste vicissitude, ce sont tous les âges, ce sont tous les tems de la vie ; *depuis le jour que nous sortons du sein de nos Meres, jusqu'au jour que nous retournons à la mere commune de nous tous* ; c'est-à-dire, depuis notre naissance jusqu'à notre mort. Ce ne sont pas seulement certains Ordres d'hommes, qui éprouvent ce travail accablant, sous le poids duquel gémissent ceux qui en sont chargés ; ce sont tous les Ordres, tous les états, toutes les différentes conditions qui partagent les hommes, *depuis celui qui est assis sur le Trône de gloire, jusqu'à celui qui rampe sur la terre & sur la poudre*. Le Riche a ses disgrâces, le Pauvre a les siennes ; le Grand & celui qui est de bas état, le Maître & le Serviteur, le Magistrat & le Peuple, le Roi & le Sujet ; tous sont exposés aux mêmes accidens, aux mêmes contretens, aux mêmes tribulations. La Piété même n'en exempte pas ceux qui sont les plus soigneux de la cultiver ; au contraire, souvent elle les expose à des afflictions plus grandes & plus ameres encore : souvent la faveur de Dieu, qu'elle leur procure, ne sert qu'à leur attirer la haine & la persécution des hommes. Mes Freres, puisque la nécessité de souffrir nous est imposée, tâchons, soit dans les souffrances qui nous sont communes à tous, soit dans celles qui peuvent être

tre

tre particulieres à chacun de nous, tachons d'apprendre à bien souffrir; à souffrir, non comme des Paiens, qui croient que tout est gouverné par une aveugle Fortune; mais comme des Chrétiens qui reconnoissent, dans tout ce qui arrive, la Providence & les influences d'un Etre superieur, infiniment sage aussi-bien qu'infiniment bon; en sorte que, semblables à *Job*, dans les plus facheux accidens de la vie, nous ne péchions point, & n'attribuions rien à Dieu qui soit indigne de lui. C'est ce que nous ferons, si nous savons conformer nos dispositions & nos sentimens à ceux du saint Homme, qui, dans son amertume & dans la violence de sa douleur étouffant les plaintes & les murmures de la chair, disoit à DIEU: *Je me suis tû, & n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.*

Tout le monde convient que *David* est l'Auteur du Pseaume dont ces paroles sont tirées, & c'est de quoi le titre qu'il porte ne nous permet pas de douter; mais on ne convient pas de même de l'occasion qui porta ce saint Homme à le composer. Quelques-uns croient que ce fut la rebellion d'*Absalom*, & il faut avouer que ce fut en effet un grand sujet de douleur pour ce Pere infortuné, que de voir un Fils, qui lui étoit si cher, prendre les armes contre lui, & le contraindre de sortir avec précipi-

pitation de sa Ville capitale, au milieu des  
 insultes de ses propres Sujets, qui s'étoient  
 joints au Rebelle, & abandonné de ses  
 Conseillers les plus affidés. D'autres esti-  
 ment que ce Pseaume fut composé à l'oc-  
 casion de quelque autre affliction qui étoit  
 arrivée à *David* : car ce saint Homme,  
 aussi-bien que *JESUS-CHRIST*, duquel,  
 à cet égard comme à plusieurs autres, il  
 a été le Type, étoit *un homme de dou-*  
*leurs, & sachant*, par une expérience pres-  
 que continuelle, *ce que c'est que la lan-*  
*gueur*. Quoiqu'il en soit, il est certain que  
 son affliction, quelle qu'elle fut, étoit  
 grande & accablante, comme on peut le  
 recueillir de divers endroits de ce saint  
 Cantique: *Son excellence se trouvoit con-*  
*sumée comme par la tigne*, ainsi qu'il est  
 marqué au verset 12. & la plaie qu'il avoit  
 reçue étoit telle, qu'elle l'avoit fait dé-  
 faillir, comme il est dit dans le verset qui  
 suit immédiatement le nôtre. Dans cet é-  
 tat, une multitude de tristes pensées s'éle-  
 voient dans son ame, *son cœur s'échauffoit*  
*au dedans de lui, & le feu s'embrassoit*  
*dans sa méditation*, est-il dit dans le verset  
 4. Sa Foi, sa soumission, sa Piété, ébranlées  
 par de si rudes coups, étoient prêtes à  
 succomber; mais à la fin pourtant, se sou-  
 venant que les maux qu'il souffroit, c'étoit  
 Dieu lui-même qui les lui faisoit souffrir, il  
 reprime les impatiences & les murmures  
 qui

qui étoient sur le point d'éclater; il rentre dans les sentimens d'une humble résignation à la volonté du sage Dispensateur de tous les événemens de l'Univers : *Je me suis tû, & je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.*

Deux choses s'offrent ici à notre méditation : 1. le Silence du Prophete dans le douloureux sentiment de ses maux; *Je me suis tû, & je n'ai pas ouvert la bouche.* 2. La Raison de ce silence; *parce que c'est toi qui l'as fait.* L'une nous apprendra quel est notre devoir dans l'affliction: l'autre nous découvrira la justice & la nécessité de ce même devoir; ou si vous voulez, les motifs qui doivent nous porter à le pratiquer. Dieu veuille que ces deux choses fassent impression sur nous.

## PREMIERE PARTIE.

*Je me suis tû, & je n'ai pas ouvert la bouche.* Ne pensez pas, mes Freres, que le Prophete veuille dire par là qu'il ait été insensible à sa douleur : Dieu, qui nous a faits, fait de quelle maniere & de quoi nous sommes faits, & il n'attend pas de nous sans doute que nous dépouillions absolument les sentimens & les affections de la Nature, que lui-même nous a donnés. Nous vous le disions dernièrement; rien ne prouve mieux que les anciens Philo-

Rom. I.  
22.

phes, qui se disoient être *sages*, étoient devenus *fous*, comme parle *S. Paul*, que cette insensibilité, de laquelle plusieurs d'eux se vantoient, & à laquelle ils vouloient conduire les hommes, dans les divers maux dont la vie humaine est affligée. Une telle disposition n'est pas possible, absolument parlant; & quand elle seroit possible, elle ne seroit pas innocente. Elle n'est pas possible : car pour y parvenir, il faudroit que l'homme cessât d'être homme. Nous ne sommes pas de purs Esprits: notre Ame est unie à une chair infirme & sujette à mille accidens, & les Loix de cette union sont telles, que le Corps ne peut-être frappé, soit de quelque chose d'agréable, soit de quelque chose de facheux, que l'Ame ne ressente aussi-tôt de la douleur ou du plaisir. En un mot, nous trouvons en nous-mêmes de certaines passions, qui, dans l'intention de Dieu & dans la nature même des choses, doivent être frappées & affectées d'une maniere convenable à la qualité de leurs Objets. Si l'Ame conserve sa Raison, il ne se peut faire qu'elle n'en soit touchée; & détruire cette harmonie, ce seroit détruire l'Humanité. J'ajoute qu'une telle Disposition, quand même elle seroit possible, ne seroit pas innocente: car comme Dieu, quand il nous parle, veut que nous l'écoutions; aussi quand il nous frappe, veut-il que nous le sentions. Et  
en

en effet, si nous ne sentons pas les coups dont nous sommes frappés, comment regarderons-nous à la main qui nous frappe, & qui ne nous frappe que pour notre instruction? La douleur naturelle, que causent en nous les afflictions, y produit la douleur selon Dieu, pour les péchés qui nous les ont attirées, & cette seconde douleur est d'ordinaire suivie d'une salutaire <sup>2 Cor. VII. 10.</sup> Répentance, de laquelle on ne se repent jamais. S. Paul dans son Epître aux Hébreux nous fait ressouvenir de cette belle <sup>Heb. XII. 5. & Prov. III. 11.</sup> sentence de SALOMON : *Mon Fils, ne méprise point le châtement du Seigneur, & ne perds point courage quand tu es repris de lui.* Par là le S. Apôtre a dessein de condamner deux sortes de Personnes: les uns, qui ne font nulle attention aux châtimens dont Dieu les visite : les autres, qui y font une attention qui va dans l'excès. Ceux-ci, semblables à Caïn, qui se <sup>Gen. IV. 13.</sup> plaignoit que sa peine étoit si grande qu'il ne la pouvoit porter, s'abandonnent à la douleur, & rejettent toute consolation. Ce fut le péché de Rachel : elle pleura ses <sup>Mash. II. 18.</sup> Enfans, cela étoit naturel, & par conséquent légitime; mais elle ne voulut point être consolée de ce qu'ils n'étoient plus, & c'est ce qui ne se pouvoit excuser. Ceux-là au contraire, semblables à Achas, qui se roidissoit contre les Jugemens du Ciel, se font une fausse Générosité de soutenir les

disgraces de la Vie en Philosophes, qui affectent de se soustraire à l'Empire de Dieu, & non pas en Chrétiens, qui doivent se tenir dans une perpetuelle dépendance de lui. Tels étoient ceux dont parle le Prophète JEREMIE : *Tu les as frappés, & ils n'en ont point senti de douleur ; tu les as consumés, & ils ont refusés de recevoir instruction.* C'est dans une Ame le symptôme d'une maladie désespérée, d'un endurcissement consommé : c'est une marque qu'il n'y a plus ni vie, ni sentiment en elle, lorsqu'elle ne soupire pas, lors qu'elle ne s'afflige pas, lors qu'elle ne gémit pas sous la main de Dieu. Aussi voiez-vous qu'à cet égard notre Prophète ne se tait pas ; il ouvre la bouche, il exprime, dans tout ce Pseaume, les vifs sentimens qu'il a des coups dont Dieu le frappe : *Retire de moi la plaie que tu m'as faite,* dit-il en particulier dans le v. 11, *je suis défailli par la Guerre que tu me fais.*

2. Ne pensez pas que David, en déclarant *qu'il s'étoit tu, & qu'il n'avoit pas ouvert la bouche,* veuille dire qu'il n'eût pas demandé à Dieu d'être délivré de ses maux. S'il nous est permis de sentir les afflictions dont Dieu nous visite, il nous est sans doute permis aussi de le prier qu'il veuille y mettre fin. La Patience & la Priere ; loin d'être incompatibles, doi-

doivent toujours marcher ensemble: *Soiez Rom. XII. 12.*  
*patiens dans la tribulation & perseverans*

*en oraison*, dit S. Paul. JESUS-CHRIST lui-même, le plus patient de tous les hommes, ne *demandà-t-il pas Heb. V. 7.*

*avec grand cri & larmes d'être délivré de ce qu'il craignoit ?* En effet, comme je viens de le dire, les afflictions sont en elles-mêmes de véritables maux, dont la Nature nous porte à nous éloigner. Si quelquefois elles nous deviennent avantageuses & salutaires, ce n'est pas par leur propre efficacité, mais par le secours de l'Esprit de Dieu, qui leur prête une vertu qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes; & par la sage direction de la Providence, qui fait tirer le bien du mal, & faire sortir la lumière du sein même des ténèbres. Quand la Verge

d'Aaron fleurit, & porta des fruits dans la Tabernacle de l'Assignation, ce ne fut pas par une vertu qui lui fut naturelle: car les autres Verges, cueillies vraisemblablement du même Arbre, demeurèrent mortes & seches; mais par une influence particulière de la Puissance de Dieu, qui par-là voulut faire connoître, quelle étoit la Tribu qu'il avoit choisie pour exercer le Sacerdoce; & pour servir le Sanctuaire. De même, si quelquefois la Verge dont Dieu nous frappe, produit dans l'Eglise, dans le nouveau Sanctuaire du Seigneur, des

*fruits paisibles de justice*, c'est par un se- *Heb. XII. 11.*

cret effet de la grace de DIEU, qui en accompagne la dispensation, car naturellement les coups devoient nous en être funestes & mortels. Ajoutez encore que les afflictions nous exposent à de certaines tentations, dont un état plus tranquille nous mettroit à couvert. C'est ce qui faisoit qu'*Agur* demandoit autrefois à Dieu, qu'il ne le laissât point tomber dans la pauvreté, de peur, ajoutoit-il, qu'étant apauvri, je ne dérobe, & que je ne prenne en vain le nom de l'ÉTERNEL. Or il nous est non seulement permis, mais ordonné de demander à Dieu, qu'il ne nous induise point en tentation, mais qu'il nous délivre du mal. Et ailleurs JESUS-CHRIST nous aiant fait comprendre, par une élégante Parabole, que nous devons toujours prier, applique ce Précepte aux Persécutions que nous font les hommes, comme si dans nos prières nous n'avions à demander à Dieu que la délivrance de ces Persécutions. C'est-là une des principales fins que Dieu se propose quand il nous châtie; il veut par-là réveiller notre sécurité, faire naître en nous un juste sentiment de la dépendance où nous sommes de lui, & nous obliger à le rechercher. *Invoque-moi au jour de ta détresse, je t'entendrai, & tu m'en glorifieras.* Aussi voiez-vous qu'à cet égard encore notre Prophète ne se tait pas, il pousse vers Dieu d'ardentes

tes

Prov.  
XXX.  
8. 9.

Mash.  
VI. 13.

Luc.  
XVIII.  
7.

Psaumes  
L. 15.

tes Prieres pour sa délivrance : SEIGNEUR, dit-il dans les v. 8. & 9. *mon attente est à toi ; delivre-moi de toutes mes transgressions, & ne permets pas que je sois en opprobre à l'Insensé. Eternel, écoute ma requête, & prête l'oreille à mon cri, & ne te rend point sourd à mes larmes.* ibid. vs. 13.

3. Ne pensez pas que *David*, en déclarant qu'il s'étoit tû, & qu'il n'avoit pas ouvert la bouche, veuille dire par-là qu'il n'avoit pas donné gloire à Dieu dans son affliction, en reconnoissant la justice de ses châtimens, & confessant qu'il ne les avoit que trop mérités. Il est vrai que d'abord, étourdi par les rudes coups dont il s'étoit senti frappé, il avoit été, si j'ose le dire, possédé de cet Esprit muet; mais il s'en étoit trop mal trouvé pour ne s'en défaire pas aussi-tôt : *J'ai été muet sans rien dire*, dit-il au commencement de ce Pseaume ; *Je me suis tû du bien, mais alors ma douleur s'est renforcée, mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, & le feu s'est embrasé dans ma méditation, dont à la fin j'ai parlé de ma langue.* Et dans un autre Pseaume : *Quand je me suis tû, tous mes os se sont envieillis ; le jour & la nuit ta main s'appesantissoit sur moi ; ma vigueur s'est changée en secheresse d'Été : alors je t'ai fait connoître mon péché, & ne t'ai point caché mon iniquité, & aussi-tôt tu en as fait passer outre la peine.* Pseaume XXXII. 4. 5.

C'est là le premier Devoir à quoi Dieu a dessein de nous rappeler lors qu'il nous châtie. Il veut nous faire rentrer en nous-mêmes, repasser toute notre vie, rechercher soigneusement ce qui peut avoir allumé contre nous sa colere, lui faire une humble confession de nos offenses; lui en demander instamment le pardon : *Recherchons nos voies & les sondons*, dit Jérémie à l'ancien Peuple qui gémissoit sous la dure captivité des Babiloniens; *Retournons jusques à l'ÉTERNEL; levons nos cœurs avec nos mains vers le DIEU fort qui est dans les Cieux, disant : Nous avons péché, nous avons été rebelles, & c'est pour cela que tu ne nous as point épargnés.* Aussi voyez-vous qu'à cet égard encore le Prophete ne se tait pas; loin de garder le silence sur ses péchés, il les publie : *Délivre moi de mes transgressions*, dit-il, en reconnoissant que ces mêmes transgressions étoient la véritable cause des maux qu'il souffroit. Et dans un autre endroit de ce même Pseaume : *Aussi-tôt que tu châties quelqu'un, tu le reprends & le convaincs de son iniquité.* Déclaration qu'il n'auroit pas faite sans doute, si lui-même n'eût fait dans ce moment une sensible expérience de sa vérité.

Que veut donc dire le Prophete en s'exprimant comme il fait? Qu'est-ce qui emporte le silence qu'il avoit gardé? Avant que

Lament.  
III. 40.  
41. 42.

que de répondre, mes Freres, je dois vous faire remarquer que ce silence n'étoit pas simplement un silence de la langue & de la bouche, mais aussi & sur tout de l'Ame & du cœur. Le premier auroit été suffisant par rapport aux hommes, qui ne jugent de nos sentimens que par nos paroles. Désapprouvez, condamnez, détestez leur conduite en toute liberté dans votre cœur, pourvu que vous ne leur en témoigniez rien par vos discours, comme ils n'en auront nulle connoissance, ils n'en auront aussi nul ressentiment. Il en est tout autrement avec Dieu, aux yeux duquel nos pensées les plus secrettes sont nues & découvertes : quoi que *l'Insensé ne dise gueres que dans son cœur qu'il n'y a point de DIEU*, Dieu ne laisse pas de l'entendre, & un jour il le punira de *cette parole vaine qu'il profere aujourd'hui contre lui*. Supposant donc que le Prophete se taisoit également & de son cœur & de sa langue, je dis, mes Freres, que le silence, dont il parle, est celui qui arrête les blasphêmes, les murmures, les impatiences, les plaintes outrées & indiscrettes. Les Mondains & les Impies, dans les disgraces qui leur arrivent, s'en prennent aussitôt à Dieu, qu'ils accusent d'injustice & de cruauté: aveugles à leurs crimes passés, sensibles seulement à leurs maux présens, ils lui reprochent insolemment, comme les *Israëli-*  
tes

*Pseaume*  
XIV. 1:

*Jud. vs.*  
15.

*Ezech.* *tes autrefois, que ses voies ne sont pas*  
 XVIII. *bien réglés. Mais un Fidele en use d'une*  
 29. *toute autre maniere; il sanctifie le Seig-*  
 I *Pier.* *neur dans son cœur; comme parle un Apô-*  
 III. 15. *tre, &, dans le fort même de son affliction,*  
*Rom.* *il reconnoit toujours que la volonté de*  
 XII. 2. *DIEU est bonne, agréable, & parfaite; il*  
*se plaint à Dieu; mais il ne se plaint pas*  
*de Dieu; il pleure, il gémit, mais il ne*  
*murmure pas. Il est vrai que quelquefois,*  
*dans les premiers momens d'une douleur*  
*imprévue, qui mettent l'esprit hors d'état*  
*de réfléchir, il s'éleve dans son ame de*  
*certains mouvemens qui approchent de*  
*l'impatience & du murmure, & qui ne*  
*sont pas tout-à-fait innocens; mais ces*  
*mouvemens ils les reprime, il les corrige,*  
*il les étouffe bien-tôt, il les empêche d'é-*  
*clorre & de se produire: ou s'ils n'a pu les*  
*retenir, il les condamne, les retracte, les*  
*désavoue, & en demande aussi-tôt pardon*  
*à Dieu. Ainsi le Prophete s'étant echap-*  
 pé à dire dans le *Pseaume LXXIII.*  
*C'est en vain que j'ai nettoié mon cœur,*  
*& que j'ai lavé mes mains en innocence,*  
*car je suis continuellement battu, & mon*  
*travail revient tous les matins; reconnoit*  
*dans la fuite qu'en parlant ainsi, il*  
*étoit abruti, & n'avoit nulle connois-*  
*sance, & étoit comme une bête devant*  
 DIEU.

*Isaïe*  
 LVII.  
 29.

Le Prophete *Isaïe* dit que les Méchans  
 sont

sont comme une Mer en tourmente, laquelle ne se peut appaiser. Ce qui distingue l'Enfant de Dieu du Mondain n'est pas que son cœur ne soit aussi quelquefois semblable à une Mer irritée : les Passions y élèvent trop souvent encore des Vagues impétueuses, qui tantôt le font aller d'un côté, & tantôt de l'autre; qui tantôt l'élèvent jusques au Ciel, & tantôt le précipitent jusques dans les abîmes; qui tantôt le poussent vers le désespoir, & tantôt le ramènent à l'esperance, qui tantôt l'éloignent de son devoir, & tantôt l'en rapprochent; mais c'est qu'au lieu que le cœur du Méchant est une Mer qui ne se peut appaiser, celui du Fidele est une Mer qui s'appaise bientôt, qui se calme, qui se tranquillise toujours. Le Fidele animé de l'Esprit de Dieu, qui vient à son secours dans ces occasions, le Fidele dit à son Ame, agitée des flots de la tempête, toute bruiante, si j'ose le dire, du choc perpetuel de tant de Vagues qui s'entrebrisent les unes les autres : *Tais toi, & aussitôt il s'y fait un grand calme.* Quand le pieux Roi *Ezechias* entendit la triste Déclaration que lui fit *Isaïe*, que sa Maison alloit être pillée, ses Richesses enlevées, ses Enfans ou mis à mort, ou faits esclaves d'un Maître barbare; qui peut douter que dans ce moment son cœur ne fût violemment ému à l'ouïe d'une Nouvelle si affligeante? Mais recourant à sa Foy,

<sup>2</sup> Rois  
XX. &  
*Isaïe*  
XXXIX.

Foi, rappelant aussi la criminelle vanité qu'il avoit eüe, d'étaler pompeusement, contre l'expresse défense que Dieu lui en avoit faite, tous ses Tréfors aux yeux des Ambassadeurs de *Babylone*, il ne se plaint point que cette parole soit trop rude, & qu'il ne la peut entendre; il se tait, il n'ouvre pas la bouche, ou s'il l'ouvre, ce n'est que pour dire au Prophète: *La parole de l'ÉTERNEL que tu viens de prononcer est bonne.* Quand le saint Vieillard *Héli* entendit les terribles Dénonciations que Dieu lui fit faire par la bouche du jeune *Samuel*, que sa Famille alloit être détruite, le Sacerdoce transporté dans une autre Maison, ses Enfans perir d'une mort tragique dans un même jour; qui peut douter qu'alors la Nature n'excitât d'étranges émotions dans son Ame? Mais rappelant son Devoir; se souvenant aussi de la criminelle indulgence qu'il avoit eüe pour ses Fils, qui s'étoient rendus infames, il se tait, il n'ouvre pas la bouche, ou s'il l'ouvre ce n'est que pour dire à

*I Sam. III. 13.* **SAMUEL:** *C'est l'ÉTERNEL, qu'il fasse tout ce qu'il lui semblera bon.* Quand le saint Homme *Job* sentit la main de Dieu s'appesantir tout d'un coup sur lui; que, dans un même jour, il vit ses Troupeaux enlevés, ses Maisons renversées, ses Enfans écrasés, son corps tout couvert d'ulcères, qui peut douter qu'alors son

son ame ne fût d'abord ébranlée, confternée, pénétrée de la douleur la plus vive & la plus amere. Mais néanmoins s'élevant au-deffus de fa propre foibleffe, s'affermiffant contre ce grand nombre d'accidens facheux, fi capables de confondre fa patience, & d'épuifer, fi j'ofe le dire, fa piété, il fe tait, il n'ouvre pas la bouche, ou s'il l'ouvre, ce n'est que pour dire: *L'ÉTERNEL l'avoit donné, l'ÉTERNEL l'a ôté, le nom de l'ÉTERNEL foit béni.*

Tel est, mes Freres, le filence que garde le Prophete. Ce n'est pas un filence de ftupidité, d'indolence, de dépit, d'endurciffement; c'est un filence d'acquiefcement à la volonté de Dieu, de foumiffion à fes ordres, d'une humble réfignation aux Décrets de fon bon-plaifir, d'une parfaite conviction que fes Jugemens fon justes. Confiderons-en les raifons dans notre feconde Partie.

## II. P A R T I E.

*Je me fuis tû, & je n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.* Je ne m'arrêterai pas ici, mes Freres, à vous prouver fort au long que les afflictions qui nous arivent, quelles que foient les caufes prochaines & immédiates d'où elles partent, c'est Dieu qui nous les difpense, & qui en est le premier & le principal Auteur. Cette Verité est fi fortement établie par mille  
décla-

déclarations de l'Écriture, que pour en douter, il faudroit n'être pas Chrétien :

*Lament.*  
III. 37.  
38.

*Qui est-ce qui peut dire que cela est arrivé sans que le Seigneur l'ait commandé? Les biens & les maux ne procedent-ils pas du Très-haut? Mais cette Verité, pour être si souvent & si clairement enseignée dans l'Écriture, n'en est pas plus présente à notre esprit. Nous arrêtons aux Causes visibles & à ce qui frappe nos Sens, nous ne remarquons pas la main invisible de Dieu, qui les emploie, & qui les conduit. La présence & l'interposition de l'Agent immédiat, si j'ose m'exprimer ainsi, nous empêche d'appercevoir le principal Agent, dont tous les autres ne sont que les Instrumens ou les Ministres. Nous ne voyons que la Verge qui nous châtie, & nous ne voyons pas la main qui s'en fert. Ouvrons enfin les yeux, mes Freres, & nous découvrirons Dieu au travers des Créatures qui nous environnent: accoutumons-nous à le chercher & à le trouver par tout, aussi-bien dans les maux que nous souffrons, que dans les bénédictions dont nous jouissons. Non, non, il n'est point spectateur indifférent de ce qui se passe dans le Monde, & moins encore de ce qui arrive à ses Enfans. C'est lui qui fait tout, qui ordonne tout, qui regle tout: *Il compte tous les cheveux de notre tête, & un seul n'en tombe pas sans sa volonté.* Les Créatures*

*Matth.*  
X. 30.

tures n'ont de pouvoir qu'autant qu'il leur en prête, &, comme une grande Armée, elles obéissent toutes à ses ordres, & ne font rien que sous sa direction. Si le perfide *Siméi* maudit insolemment son Souverain, c'est que l'ÉTERNEL lui a dit; <sup>2 Sam.</sup> *Maudis DAVID*; si le cruel *Nebucadnetzar* ravage la Judée, c'est que l'ÉTERNEL lui a dit, <sup>XVI. 10.</sup> *Monte contre ce País.* <sup>Isaïe</sup> Aussi dans le Passage du *Pseaume XVII.* <sup>XXXVI.</sup> que notre Version a ainsi rendu: *Délivre moi du Méchant par ton Epée*, il y a proprement dans le Texte sacré: *Délivre moi du Méchant qui est ton Epée*, c'est-à-dire, <sup>10.</sup> qui est l'Instrument que tu emploies pour punir, le glaive dont tu te fers pour exercer ta vengeance. <sup>Pseaume XVII. 13.</sup>

Cette Verité supposée, il faut vous montrer l'influence qu'elle doit avoir pour nous obliger au silence, dans les plus fâcheux accidens de la vie. La Religion nous impose trois grandes obligations auxquelles on peut, en quelque maniere, rapporter toutes les autres: la Foi, l'Obéissance, & la Patience. Par la Foi nous embrassons les Verités que Dieu nous révèle: par l'Obéissance nous observons les Devoirs qu'il nous prescrit: par la Patience nous supportons les afflictions qu'il nous dispense. La nécessité de cette dernière obligation est fondée sur Dieu même, aussi-bien que celle des deux autres. Comme nous

croions , parce que Dieu, qui ne peut ni tromper ni mentir , nous déclare les Verités qui nous sont proposées à croire: comme nous obéissons , parce que Dieu, dont la volonté est la Règle de toute Justice, nous prescrit les Devoirs qui nous sont proposés à pratiquer , aussi souffrons-nous , parce que Dieu, qui est le Maître & le Souverain de l'Univers, nous envoie les afflictions que nous sommes appelés à souffrir. Comme nous croions, parce que Dieu l'a dit: comme nous obéissons, parce que Dieu l'a commandé , aussi devons nous souffrir parce que Dieu l'a fait. Si c'étoit simplement les Créatures, si c'étoit simplement les hommes, qui nous affligent, sans que Dieu s'en mêlât, nous pourrions nous plaindre ou d'eux, ou d'elles; nous pourrions nous évaporer en reproches d'injustice ou de cruauté. Mais puisque les Créatures ne sont que les Instrumens dont Dieu se sert , mais puisque les hommes n'ont de pouvoir sur nous, qu'autant qu'il est leur donné d'en haut, mais puisque c'est Dieu lui-même qui est le principal Agent, & la première Cause de nos afflictions; comment oserions-nous murmurer encore? *Je me suis tû , & je n'ai pas ouvert la bouche , parce que c'est toi qui l'as fait.*

Ce motif général en renferme un grand nombre de particuliers, que nous pouvons réduire

reduire à ces quatre principaux : 1. premier Motif : Dieu est le Maître absolu, & il peut nous traiter comme il lui plaît. 2. Motifs : c'est un Maître que nous avons offensé. 3. Motif : c'est un Maître qui, tout offensé qu'il est, ne laisse pas de nous faire tous les jours du bien au-delà, je ne dirai pas de ce que nous méritons ; car quand nous aurions fait tout ce qu'il nous a commandé, que pourrions-nous mériter de lui ? mais au-delà même de ce que nous pouvons demander ou désirer. 4. Motif : c'est un Maître qui veut bien être notre Père, & qui étant infiniment sage & puissant, & connaissant infiniment mieux que nous-mêmes quelle condition peut nous être propre & véritablement avantageuse, saura bien, par ces afflictions-mêmes, nous conduire à la possession de l'Heritage céleste, qu'il nous destine. A tous ces égards il paroitra, que, dans nos afflictions, nous devons nous taire & ne pas ouvrir la bouche, parce que c'est Dieu qui l'a fait.

Je dis premièrement, que Dieu est le Maître & le souverain Seigneur de tout l'Univers, & c'est un titre dont il est si jaloux, qu'à la fin de chaque Loi particulière, rapportée dans le *Deuteronomie*, il ajoute ces paroles : *Je suis le SEIGNEUR*. Cette Verité a-t-elle besoin de preuves, ou plutôt, peut-elle admettre

AG.  
XVII.  
28.

Isaïe  
XLV. 9.

des preuves ? N'est-ce pas là un de ces premiers Principes qui sont si évidens par leur propre lumière, que rien d'étranger n'en peut augmenter l'éclat ? N'est-ce pas DIEU qui nous a créés ? N'est-ce pas lui qui nous conserve ? N'est-ce pas en lui, & par lui seul, que nous avons la vie, le mouvement & l'Être ? Quelle témérité donc, quelle folie d'opposer notre volonté à la sienne ? *Qui es-tu, ô homme, qui disputes contre DIEU ? Le pot de terre dira-t-il à celui qui l'a formé, pourquoi m'as-tu ainsi fait ?* Pourquoi me destines-tu à cet usage ? Seroit-il juste qu'ayant un Souverain, dont nous dépendons jusques dans notre souffle-même, nous fussions nous-mêmes les Arbitres de notre sort ; & que non seulement sans son consentement, mais contre sa volonté même, nous entreprissions de régler notre destinée ? Dans une Armée tous ne peuvent pas commander ; une seule tête en doit régler tous les mouvemens. Ce n'est ni aux Soldats, ni aux Officiers subalternes à critiquer les ordres de leur Général ; ils n'ont point d'autre parti à prendre que celui de lui obéir, soit qu'il leur ordonne de demeurer en Garnison, ou de fortir en Campagne, de se tenir en Faction, ou de monter la Tranchée. C'est une foible image de la subordination qu'il doit y avoir entre Dieu & les Créatures, avec cette différence enco-

re,

re, que ces Officiers & ces Soldats se sont mis dans une si étroite dépendance de leur propre mouvement, & par le libre consentement de leur volonté; au lieu que naturellement nous sommes dans une dépendance absolue de Dieu. Nous naissons ses Esclaves, & s'il nous élève à la condition de ses Enfans, c'est par un pur effet de sa bonté, lequel, loin de nous dispenser de nous soumettre à ses ordres, serre au contraire de plus en plus l'obligation où nous sommes de n'avoir point d'autre volonté que la sienne. Après tout; soit que nous en murmurions, ou que nous n'en murmurions pas, il n'en sera ni plus ni moins. *Le conseil de Dieu tiendra*, & en vain entreprendrions-nous de résister à sa volonté. *A quoi nous servira-t-il de plaider contre lui?* <sup>Job XXXIII.</sup> disoit un des Amis de JOB, *Il ne répondra pas de ses faits.* <sup>13.</sup> Taisons-nous donc, & n'ouvrons pas la bouche dans nos afflictions, *parce que c'est Dieu qui l'a fait.*

J'ajoute 2. que Dieu non seulement est notre Maître, mais que c'est un Maître que nous avons offensé. Cette considération prévient, dissipe toutes les objections qu'il semble que l'Esprit humain pourroit nous faire sur les Droits de Dieu dont nous venons de parler. Quoi! Dieu n'use-t-il point de ses Droits avec trop de rigueur? Pourquoi rendre sa Créature malheureuse?

Pourquoi prendre plaisir à l'affliger & à la tourmenter ? Cela s'accorde-t-il bien avec sa bonté tant vantée ? Cela s'accorde-t-il bien avec sa Justice même ? Vaines déclamations, qui peut-être auroient quelque couleur, si nous étions justes. Mais ne sommes-nous pas coupables ? Mais n'avons-nous pas indignement violé les Loix de Dieu ? Mais ne nous sommes-nous pas rendus indignes de sa bonté ? Mais n'avons-nous pas mérité, par l'abus-même que nous avons fait de ses Faveurs, les plus funestes effets de sa colere & de sa vengeance ?

*Prov.*  
XIX. 3. *fureur de l'homme corrompt ses voies, dit SALOMON, & puis son cœur se dépote*

*Lament.*  
III. 39. *l'homme vivant s'irrite pour ses péchés, dit Jeremie, c'est-à-dire pour la peine de ses péchés ? Nous voudrions que cette Terre fût un Jardin de plaifance, un Eden perpétuel ; mais n'est-ce pas nous qui en avons fait une Vallée de larmes & d'amertume ? Je fai que le dessein de punir le péché n'est pas toujours la raison particuliere, qui fait que Dieu nous afflige ; Dieu nous afflige aussi quelquefois dans d'autres vues ; pour éprouver notre Foi, pour nous détacher du Monde, pour nous obliger à nous tenir attachés à lui. Mais quoiqu'il en soit, le péché est toujours une raison plus que suffisante pour justifier la sévérité de sa conduite : il ne frappe jamais, qu'il*

qu'il ne frappe un Pêcheur, & les coups de sa Verge ne tombent jamais que sur des coupables, dignes de recevoir des coups infiniment plus rudes encore. Quel droit pouvons-nous donc avoir de nous plaindre? Ah! si nous ouvrons la bouche, que ce soit pour dire, comme ADONI-BEZER: *Comme j'ai fait, ainsi aussi DIEU m'a récompensé*: ou plutôt comme l'ancien Peuple: *Je porterai patiemment l'indignation de l'ETERNEL, parce que j'ai péché contre lui. Taisons-nous donc & n'ouvrons pas la bouche, parce que c'est DIEU qui l'a fait.*

Jug.  
I. 7.

Mich.  
VII. 9.

Je dis 3. que Dieu est un Maître qui, tout offensé qu'il est, ne laisse pas de nous faire tous les jours du bien. Une des principales sources de nos impatiences c'est que, par une ingratitude inexcusable, nous nous trouvons d'ordinaire plus sensibles aux châtimens dont Dieu nous visite quelquefois, qu'aux bénédictions qu'il répand continuellement sur nous. La douleur, que nous avons de ceux-là, étonne en nous la joie, le contentement, la reconnaissance que la présence & la possession de celles-ci devraient nous donner. C'est-là, dis-je, une ingratitude inexcusable; car les bénédictions de Dieu doivent nous toucher d'autant plus vivement que les châtimens, qu'au lieu que nous méritons ceux-ci, nous nous sommes au contraire rendus

indignes des autres. Je ne veux point étaler ici les immenses faveurs que Dieu nous accorde ; on l'a fait , il n'y a pas longtemps. Les uns, si vous voulez, en reçoivent en plus grande mesure que les autres ; mais quoi qu'il en soit , tous n'en reçoivent ils pas dans un degré suffisant pour détremper , pour adoucir l'amertume de leurs afflictions , de quelque nature qu'elles puissent être ? Laissons-là les faveurs temporelles , trop foibles , je le veux , pour soutenir l'ame contre certains accidens de la vie ; mais ce que les faveurs temporelles ne sont pas capables de faire , les graces spirituelles & salutaires , les considerations tirées du fond même de la Religion , & des grandes esperances que cette Religion vous donne , ne le feront-elles pas ? Si vous êtes véritablement Fideles , ( car je ne parle qu'à ceux qui sont tels ; & je n'ai point de consolation à donner aux autres , ) si , unis à J E S U S - C H R I S T par une Foi vive , vous vous appliquez sincèrement à observer les saints Préceptes de son Evangile ; vos péchés vous sont pardonnés , vous êtes animés de l'Esprit saint , qui est un Esprit de joie & de paix , vous pouvez reclamer Dieu comme votre Pere , vous avez droit de regarder le Ciel & la Vie éternelle comme un Heritage qui vous est assuré. Quoi ! après avoir reçu de Dieu ces grands biens , ces glorieux Privileges ,

ces

ces grandes & précieuses Esperances, n'en recevriez-vous pas ces petites maux, ces petits chagrins, ces petits amertumes? Refuseriez-vous de souffrir quelques legeres traverses, quelques séparations douloureuses, à la verité, mais qui ne dureront pas long-tems, pour plaire à celui à qui vous devez tout; tout ce que vous possédez, & tout ce que vous esperez? Vous devez donc vous taire, & n'ouvrir pas la bouche, *parce que c'est Dieu qui l'a fait.*

*les petit  
maux et  
non petite*

J'ajoute enfin, que Dieu est un Pere infiniment sage, qui, connoissant infiniment mieux que nous-mêmes quelle condition nous est propre & veritablement avantageuse, se sert de ces afflictions mêmes qu'il nous dispense, comme de moiens pour nous conduire plus sûrement au Salut. Une nouvelle source de nos impatiences dans l'affliction, c'est l'attachement outré & excessif que nous avons pour les choses présentes & sensibles. Voilà ce qui fait que, quand nous nous en voyons privés, nous crions comme un Enfant qu'on auroit fevré, comme s'exprime un Prophete, semblables à *Laban*, nous nous croions perdus, comme si l'on nous avoit enlevé nos Dieux: & c'est au contraire, afin que nous ne nous perdions pas, & que nous conservions notre Dieu, que Dieu nous en prive. Il est notre Pere & nous sommes ses En-

fans: *Que si nous avons eu du respect,*

*Hab.  
XII.  
9.19.*

*pour les Peres de notre chair, lorsqu'ils nous ont châtiés; combien devons-nous avoir plus de soumission pour celui qui est le Pere des Esprits, afin de recevoir de lui la vraie vie? Car quant à nos Peres, ils nous châtioient comme il leur plaisoit, souvent sans nécessité, par caprice, par mauvaise humeur; mais DIEU nous châtie pour notre profit, afin de nous rendre participans de sainteté. Non, il ne se propose jamais que notre bien dans les châtimens qu'il nous inflige, & il ne se trompe jamais dans les vues qu'il se propose. Les afflictions, il est vrai, paroissent d'abord redoutables à la chair & au sang: elles ont l'apparence de Serpens qui piquent & qui déchirent; mais ce sont des Serpens qui n'ont ni éguillon, ni venin: que dis-je, ce sont des Serpens, qui, semblables au Serpent d'airain, sont destinés à guerir les maladies & les plaies de notre Ame: car elles produisent des fruits paisibles de justice dans ceux que Dieu exerce par elles. Tai-sons-nous donc, & n'ouvrons pas la bouche, parce que c'est DIEU qui l'a fait.*

### A P P L I C A T I O N.

**Plût à Dieu, mes Freres, que nous fus-**  
**sions aussi disposés à pratiquer ce Devoir si**  
**important, que nous devons être convain-**  
**cus de sa justice & de sa nécessité! Il est**  
**diffi-**

difficile, dites-vous; cela est vrai: ainsi souffrez que pour finir je vous donne quelques conseils, qui vous en faciliteront l'observation, & qui en même tems renfermeront une courte Récapitulation de tout ce Discours. Premier conseil: Accoutumez-vous à faire de serieuses & fréquentes Réflexions sur la fragilité de toutes les choses que vous pouvez posséder sur la Terre. Je viens de le dire, la grande source de nos impatiences, c'est le trop grand attachement que nous avons pour ces sortes de choses. Si nous ne les estimions que selon leur juste valeur, nous ne les posséderions que comme les pouvant perdre tous les jours; nous ne serions par conséquent point surpris, lorsque nous nous en voions privés, & nous n'en aurions qu'une douleur raisonnable & modérée. Comme ceux qui sont dans la joie seroient comme s'ils n'étoient point dans la joie, ceux aussi qui sont dans les pleurs seroient comme s'ils n'étoient point dans les pleurs.

*1 Cor.  
VII. 30.*

Second conseil: Aimez Dieu par-dessus toutes choses. Cet amour d'un côté vous consolera dans la privation où vous pourrez être de tout ce qui vous est cher; car quand on aime Dieu, on est aimé de lui; & que peut-il manquer à celui que Dieu aime? *L'ÉTERNEL est la portion de mon Ame*, disoit *Jeremie*, pour adoucir la douleur que lui donnoient les désolations

*Lament.  
III. 24.*

tions

tions de sa Patrie, & la triste dissipation où se trouvoit alors la Nation infortunée: & de l'autre ce même amour pour Dieu vous disposera à recevoir, sans répugnance, tout ce qui vous viendra de sa part. Car quand on aime véritablement quelqu'un, on entre dans tous ses sentimens, on approuve tout ce qu'il fait, on souffre ses corrections sans chagrin. Recevoir avec joie les bienfaits, c'est un mouvement naturel de l'Esprit & du cœur; mais acquiescer avec soumission à des ordres qui combattent nos Inclinations & nos Penchans; souffrir sans murmurer, pas même dans le cœur, les disgraces les plus ameres; benir la main qui nous frappe; ce ne peut être que l'effet de la Charité Chrétienne, de cette *charité qui est d'un esprit patient, qui n'est point dépitueuse, qui ne pense point à mal, qui endure tout, qui croit tout, qui espere tout, qui supporte tout.*

Y Cor.  
XIII.

Troisième conseil : Pensez souvent à la Gloire céleste, dont Dieu nous a donné & les promesses & les esperances. Il n'est point d'affliction que cette pensée ne dissipe, point de douleur qu'elle n'allège, point d'amertume qu'elle n'adoucisse, point de larmes qu'elle n'essuie, point de pertes qu'elle ne repare. Là, ceux qui sont malades recouvreront la santé; ceux qui sont calomniés seront hautement justifiés; ceux qui sont Esclaves se verront libres, ceux qui

qui sont pauvres, se verront remplis de biens; ceux qui pleurent la mort de leurs Proches, se verront réunis à eux par des liens qui ne se rompent plus. *La patience* Rom. V. *produit l'esperance*, dit S. Paul; & nous pouvons dire aussi que, par un heureux retour, l'esperance produit la patience.

Quatrieme & dernier conseil : **Accoutumons-nous à nous représenter souvent JESUS-CHRIST dans les souffrances.** Ne seroit-ce pas une chose indigne à des Sujets de refuser d'observer une Loi juste en elle-même & qui leur est salutaire, pendant que le Souverain même, qui la leur impose, l'observe volontairement, & n'en retire point d'autre avantage que d'en donner l'exemple à son Peuple? JESUS-CHRIST, le Fils éternel de Dieu, renonce en quelque maniere à sa propre volonté, pour se soumettre à celle de son Pere; & nous, nous prétendrions conserver la notre? Il souffre les peines qu'il n'avoit pas méritées; & nous, nous ne souffririons pas les afflictions qui sont de justes suites de nos péchés? Tout innocent qu'il est, il porte patiemment l'indignation de l'Eternel; & nous, nous ne la porterions pas avec une patience semblable, nous, qui nous sommes rébellés contre lui? Considerons donc avec attention celui qui a soutenu de si grands combats, afin que son exem-

174 *La Résignation du Fidele.*  
exemple, si propre par tant de raisons à  
faire impression sur nous, nous anime &  
nous encourage. Comprendons que le ve-  
ritable, l'unique moien de parvenir à l'ac-  
complissement de nos justes desirs, c'est de  
vouloir ce que Dieu veut, & que c'est par-  
là, & par-là seulement, que nous pouvons  
posséder la Paix sur la terre, & jouir un  
jour enfin de la glorieuse Immortalité dans  
le Ciel. Dieu nous en fasse à tous la gra-  
ce. Amen.

F I N.

LE